

## **Des partenaires pas toujours secourables : Les formes modernes de la famille**

Michel Grollier<sup>1</sup>

Il y a eu une période durant laquelle la question de la psychose, voire de forme nouvelle dans la psychose, a occupé les psychanalystes. Mais même si avec Lacan nous avons l'idée qu'aucune solution n'aurait valeur de réponse « naturelle », si même tout le monde délire puisque il n'est pas question de donner à la castration, voire la métaphore d'un Nom-du Père, effet de logique normative, la névrose reste une réponse qui permet au sujet de tenir dans un monde qu'il partage alors avec un grand nombre. C'est autour d'un inconscient traversé par la loi phallique, avec la logique d'un fantasme qui lie le sujet divisé à la cause de son désir, qui est aussi objet de jouissance (plus-de-jouir), que se manifeste ce que Freud repère comme symptôme. Pour Freud il s'agit ainsi, pour un sujet entré dans l'humanité par la singularité prêtée par un autre à travers le langage, de réguler sa libido, de structurer la pulsion, d'orienter par une opération symbolique le traitement de la jouissance par le phallus.

### **Des antécédents du sujet**

Evoquer la névrose, c'est se replonger dans la construction du fantasme, dans l'émergence d'un désir, et interroger les symptômes. C'est aussi saisir que derrière ce qui se structure dans une opération symbolique, il y a eu l'émergence d'un petit sujet, qui s'est autorisé de lui même et de quelques autres, de quelques partenaires que l'on désigne comme famille.

Dans son essai *Esquisse d'une psychologie scientifique*, Freud insiste sur la nécessité d'un partenaire présent d'emblée, « *cette voie (cri) acquiert une fonction secondaire, elle doit attirer l'attention d'une personne secourable (qui est ordinairement l'objet désiré) sur les besoins et la détresse de*

---

<sup>1</sup> Professeur de Psychopathologie, Université Rennes 2, Psychanalyste (Ecole de la Cause Freudienne)

*l'enfant. Par ce moyen, qui va s'intégrer dans l'action spécifique, l'entente avec autrui se trouve assurée* »<sup>2</sup>. Une personne secourable, c'est celle qui porte sur l'enfant un intérêt particularisé, qui lui permet de s'inscrire dans l'Autre. Voie de l'aliénation signifiante dans laquelle un petit sujet se présente au langage, voire au désir de l'Autre. Mais cela ne reste pas le modèle du partenaire pour l'enfant. Dans la famille, cette institution que structure tant bien que mal une société, le petit être humain va s'accommoder des partenaires qui sont là, s'offrant plus ou moins à ses constructions. Si Freud a pu supposer un temps que les pères était potentiellement traumatique voire abuseur, il a saisi qu'il y avait là surtout une fonction qui structurait ce qu'il a appelé le fantasme du sujet. De même que les mères se révélaient, dans les élaborations des sujets, souvent ravageantes. C'est dans ce fil que Freud propose la notion de réalité psychique et que plus tard Lacan formulera ses trois registres. Pour le petit sujet, Lacan nous a indiqué, dans une courte note, combien l'enfant se construisait entre deux positions, celle d'incarner le fantasme des parents ou celle de répondre du fantasme de la mère. C'est la première position qui nous intéresse ici, en interrogeant les multiples arrangements de la famille recomposée dans lesquels les partenaires témoignent des réaménagements du désir, et de priorités dans lesquels l'enfant ne se retrouve pas toujours. La clinique nous conduit à interroger ces recompositions en termes de décompositions, décompositions du désir et de l'orientation du sujet par son fantasme.

### **Un chemin pas si tranquille**

Dans le schéma freudien classique, le petit humain, après s'être inscrit dans le monde en s'appuyant sur un partenaire privilégié (la mère le plus souvent), puis avoir dû saisir que ce lien s'inscrivait dans un ordre dont il n'était pas le maître (notamment par sa dépendance vis-à-vis des adultes et le fait que son partenaire privilégié avait d'autres engagements, au compagnon par exemple qui se trouve être aussi le père), a pu s'ouvrir à la demande sociale et s'inscrire parmi ses semblables, comme élève notamment. Ceci est la voie royale freudienne, celle de l'Œdipe, avec un débouché sur cette période de relative paix des pulsions détournées au profit du savoir, mais, comme le rappelle Freud, elle n'est pas pour tous (pas tous névrosés). Ne négligeons pas que ce parcours n'est pas un long

---

<sup>2</sup>Freud, S., « Esquisse d'une psychologie scientifique », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1979, p. 375

fleuve tranquille comme pourrait le laisser croire le schéma du discours freudien. Les enfants qui viennent nous rencontrer à partir de la prise de leurs symptômes en témoignent.

Mais ça ne se boucle pas là ! Le corps et ses réalités vont se rappeler au bon souvenir du sujet, à travers cette puberté qui fait, pour Freud, le fond de l'adolescence. Or il apparaît vite qu'en ce qui concerne les rapports homme/femme, rien n'est écrit à l'avance, même pour ceux qui ont perçu que le désir de l'un trouve en un autre sa cause. Freud écrivait, dans ses trois essais sur la sexualité « *Il y a des normes sociales, fautes de normes sexuelles* ». Lacan dira plus radicalement qu'« *il n'y a pas de rapport sexuel* », jouant sur l'équivoque du terme rapport. Les jeunes psychotiques nous le démontrent souvent, déboussolés entre ce que manifeste le corps dans ses organes (premières érections, premières sensations, etc...) et la possibilité d'inscrire cela dans une construction. Faire de ce phénomène un événement érotique, donc digne d'une jouissance supportable prendra un certain temps.

Freud situe à cette période cette ponctuation spécifique de ce qu'il nomme fantasme, bouclage d'un parcours qui de l'imaginaire fait aussi effet symbolique. C'est pourquoi d'ailleurs, comme le notait mon collègue David Bernard<sup>3</sup> dans son commentaire de l'article de Freud *Le créateur littéraire et la fantaisie*<sup>4</sup>, le fantasme, autant que la rêverie diurne et le rêve, constitue un correctif. C'est à dire une réponse du sujet aux insatisfactions qui s'imposent à lui dans la réalité. L'époque de la puberté est alors celle qui donne sa marque à une nouvelle orientation libidinale, inscrivant la jouissance du corps dans le jeu de la pulsion pour autoriser une rencontre. Il est notable que Lacan démarre son commentaire de la pièce de Wedekind, *L'éveil du printemps*, par ces mots « *Ainsi un dramaturge aborde en 1891 l'affaire de ce que c'est pour les garçons de faire l'amour avec les filles, marquant qu'ils n'y songeraient pas sans l'éveil de leurs rêves* »<sup>5</sup>. Mais déjà dans cette pièce, pas tous les adolescents ne sortent indemnes de cette expérience car si Melchior repart

---

<sup>3</sup> Bernard, D., « Rêve et adolescence » *Arquivos Brasileiros de Psicologia*, v. 61, n. 2, 2009.

<sup>4</sup> Freud, S., « Le créateur littéraire et la fantaisie », dans *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985.

<sup>5</sup> Lacan, J. « Préface à l'éveil du printemps », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.561

dans la vie grâce à l'intervention de l'homme masqué, une figure du Nom-du-Père, Wendla ou Moritz s'y perdent.

Cette période inquiète donc toute société qui cherche à l'encadrer le mieux possible, à travers rites et contraintes. Mais, de fait, ce sujet, plus enfant et pas encore adulte, encore pris dans une dépendance qui l'insupporte, doit composer avec une certaine solitude, et comme le note à la suite de Lacan Pierre Naveau<sup>6</sup>, un ennui toujours là. A ce jeu, les filles tentent de s'en sortir par le recours plus libre à la parole, dire ce qu'elles pensent.

### **Le lien familial**

Il y a ainsi dans chaque culture un cadre général qui répond de la façon dont peut grandir un sujet, structurant ses rencontres avec les institutions qui lui sont offertes (famille, école, administrations, entreprises...). Mais ce cadre doit faire aussi avec chaque singularité, à condition que celles-ci acceptent de s'insérer dans un minimum de règles. Un sujet humain n'est pas purement façonné par ce qui se présente à lui, à chaque fois il engage sa décision et son désir. Reste qu'en ce qui concerne la famille et les partenaires qu'il est censé y rencontrer, notre société contemporaine y perd parfois ses repères. Et les petits sujets ?

Là où les sociologues, tel Dubet<sup>7</sup>, décrivent un environnement dont l'offre s'étiolle en se trouvant assimilé à des barrières à la jouissance, il nous paraît important de saisir en quoi un ou plusieurs nouveaux discours ont pu prendre une telle place comme alternative à la loi classique du siècle précédent, celle de l'ordre du père, du mérite et de sa juste récompense.

Miller en 1997 déjà rappelait que « *Bien sûr, Lacan ne prône pas le père, ni le père symbolique, ni le père imaginaire, ni le père réel. Il n'est pas aveugle à la décadence, à la ruine moderne du père. Il la signale dès les années trente* ». Et il poursuit : « *Non, il n'est pas aveugle à la décadence et la*

---

<sup>6</sup> Naveau, P., « L'adolescent – une lettre (d'amour) en souffrance » - solitude, précarité et addiction, intervention de 2012, téléchargeable sur :

<http://www.causefreudienne.net/uploads/document/d6af4413274aa83a9acd2c3399d3c18d.pdf>

<sup>7</sup> Dubet, F., *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987

*ruine du père comme de tous les idéaux, ce qu'on appelle prétendument la fin des idéologies, mais, comme il le relève dans une discussion – Éric Laurent a mis l'accent là-dessus –, on peut s'en passer à condition de s'en servir. Eh bien, cela vaut pour tous les semblants »<sup>8</sup>.*

Au fond le partenaire symbolique de tout sujet, celui à partir duquel il se spécifie en le déduisant de son interprétation de rencontres successives, ce partenaire n'a plus la consistance passée. Freud parlait à son propos des imagos qui s'inscrivent peu à peu. C'était là sa culture classique, les imagos étant les masques funéraires des pères dans le monde latin, portés par les fils lors des cérémonies funéraires, puis rangés à leur place dans l'Atrium de la résidence familiale. Et bien cette voie « imaginarisée » par Freud, qui capitonnait la construction sociale de notre société, s'est estompée. Et dans notre société science et capitalisme ont fécondé d'autres voies pour canaliser la jouissance du vivant de chaque un. L'invention de Lacan, son objet a, « cause du désir » mais surtout dans son autre versant « plus-de-jouir », montre là son intérêt pour saisir le mouvement contemporain. Miller repérait ainsi cette conséquence « *D'où un libéralisme de la jouissance, d'autant plus d'époque que l'Autre a volé en éclats, avec son principe, le Père, et que ce qu'il nous reste de l'Autre tient dans l'objet petit a* ».

### **Objet d'amour ou de jouissance**

Un simple passage sur la toile, voire une certaine introspection, vous conduira à reconnaître l'insistance d'un certain pousse à jouir s'incarnant dans la présence d'objets multiples, dont la nécessité pourrait être interrogée mais dont la possession s'avère primordiale. La fétichisation généralisée de notre monde occidental, la jouissance par l'objet, court-circuite la difficulté de la rencontre. Le capitalisme libéral contemporain visait ainsi à détourner une part importante de la libido vers des objets de la consommation. L'alliance de ce capitalisme avec un certain panel conservateur ne faisant pas trop difficulté, ces derniers valorisant un mode de stabilité sexuelle dans le couple dont le problème reste celui de sa déperdition de jouissance. Vieille histoire où il arrive que le vilain mari chasse le charmant amant, comme le chantait Nougaro. Freud déjà

---

<sup>8</sup> Miller, J. A., « Diatribe », *La cause freudienne, revue de psychanalyse*, N° 37, 1997, édition de l'ECF

d'ailleurs, dans un petit texte sur le mariage, notait cette difficulté propre à la monogamie occidentale, nécessaire à la transmission des biens et porteuse d'une certaine notion de l'amour éternel. Lacan anticipait ce mouvement du capitalisme, comme l'illustre son invention du plus de jouir (le fameux objet a), inspiré en partie par l'étude de Marx sur la plus-value. Lacan pouvait ainsi poursuivre au-delà de Freud, envisager un au-delà de l'Œdipe pour le travail analytique et mettre en perspective l'impact du corps parlant jouissant sur la mise en jeu du désir. Ce qui le conduit à cette constatation déjà évoquée qu'il n'y a pas de rapport naturel entre homme et femme, hormis celui que les corps peuvent arriver à instituer. Ce rapport est donc toujours une invention, invention que la société encadre de certains discours, la plus belle de ces inventions étant l'amour, que Lacan qualifiera de « semblant » recouvrant le non rapport sexuel. Où l'on voit que le terme de semblant, n'est pas à considérer de façon si négative. Il dira même dans son séminaire *Encore* que l'amour fait suppléance au non rapport sexuel.

Mais l'amour a une histoire, une histoire dans l'humanité, une histoire dans la civilisation, une histoire pour les sujets. Freud a pensé la psychanalyse à partir de cette construction d'un discours amoureux, amour envers le partenaire premier lorsque la demande supplante le besoin, puis dans les méandres œdipiens qui conduisent le sujet à envisager une orientation qui réponde de son interprétation de la menace de castration (une femme à aimer comme la mère, un homme qui puisse lui offrir un enfant comme le père), amour dans le transfert pour celui qui s'avance pour accueillir sa parole.

Nous voyons que la transition vers notre univers peuplé d'objets, dépeuple l'horizon amoureux. Ce que constatait Freud c'était déjà le regroupement des jeunes dans des rassemblements plus ou moins stables et adaptés dans lesquels chacun tentait de vérifier en quoi ses inventions, ses rêves pouvait lui ouvrir la voie d'une rencontre réussie avec un partenaire. D'où son intérêt pour l'ouvrage de Wedekind entre autre. Le rêve pour Freud répond d'une structure, d'une logique qu'il modélise comme un langage. Il est la voie royale de l'inconscient. Un rêve se lit comme le discours de l'Autre, dans l'ancien temps, ou dans certaines sociétés, comme un message des dieux, avec Freud comme le travail de l'inconscient du sujet, ce qui traduit son inscription dans le monde humain et

ses ratés. Il est donc aussi tributaire de ce qui structure le lien social d'une époque, d'une société.

Le lien familial, « *On pourrait même dire que c'est le seul lien qui s'inscrit d'un rapport dont on peut rêver qu'il soit naturel* ». <sup>9</sup> C'est ainsi qu'il me faudra un certain temps pour me repérer dans la famille de Mina. Elle a des frères et sœurs multiples, que devant ma difficulté elle décline entre frères et sœurs et demi-frères et demi-sœurs. Ce qui ne facilite pas ma tâche puisque les « demis » ne le sont même pas. Famille recomposée entre quatre adultes, chacun séparé avec enfants, Mina va au plus simple pour pouvoir dire ce qu'elle souhaite dire. Et là où ça se complique c'est que c'est avec son frère qu'elle (et sa mère) ont des soucis puisque ce dernier ne veut pas voir sa mère, et ne voit plus que rarement sa sœur. Prise dans les méandres des conflits parentaux chacun invente sa solution. Mina avec quelques symptômes, (isolement, opposition) qui renvoient à l'impossible à dire sa déception, déception qu'elle évoque avec tout ce qu'elle ne peut désormais faire, mais qui voile l'autre déception, celle de ne pouvoir dire son fait à une mère en difficulté. Et cela se complique de son incompréhension devant un frère qui tente de nier l'existence même de sa mère pour refuser un idéal perdu auquel Mina ne croit pas. A 10 ans, Mina espère du collège comme lieu d'émancipation, ce qui ne pourra qu'être déçu. De pouvoir s'autoriser à enseigner un adulte sur ce que c'est qu'une famille recomposée va la conduire à saisir que c'est par elle même qu'elle doit s'extraire de ce semble lui imposer l'Autre. Comme elle me le dira, évoquant un règlement de conflit entre fille à l'école, « *Ab si les adultes savait en faire autant !* ». Témoignage de ce que le partenaire de l'enfant n'est pas resté secourable. Et d'ailleurs, « *Ce n'est pas la même chose d'avoir eu sa maman et pas la maman du voisin* » <sup>10</sup>, disait Lacan en 75, et nous voyons là combien cela se vérifie pour le sujet.

Et même chez l'adulte peut se retrouver cette interrogation. Gabriel, venu sur un symptôme qu'il nomme éjaculation précoce, qui ne l'avait pas empêché de multiplier les conquêtes mais vient désormais le déstabiliser alors que justement il engage une relation amoureuse qu'il souhaite voir durer, en vient rapidement à parler de maman et surtout papa. Lacan rappelait déjà : « *L'analysant [...] en vient à parler d'une façon de plus en plus centrée,*

---

<sup>9</sup> Miller, J-A., « Vers les prochaines journées de l'Ecole », *La lettre mensuelle*, n° 247, ECF, Avril 2006, p. 7

<sup>10</sup> Lacan, J., « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », *Scilicet*, n°6-7, Seuil, 1976, p. 45.

*centrée sur quelque chose qui depuis toujours s'oppose à la polis (au sens de cité), c'est à savoir sur sa famille particulière. L'inertie qui fait qu'un sujet ne parle que de papa ou de maman est quand même une curieuse affaire »<sup>11</sup>.*

Entre une mère qui ne vieillit pas et un père plus jeune qui ne parle pas, Gabriel, dernier de la fratrie, s'est toujours estimée un peu délaissée. Les filles savaient monopoliser l'attention du père par leurs frasques et lui se contentait de se faire discret, puisque c'est toujours dans un après-coup que ses parents lui demandaient comment il allait. Et comme il dit, il n'avait rien à dire, rien à demander.

Avec une fausse modestie il racontera quand même combien il a réussi largement au-delà de ce qu'avait réussi le père, forçant son admiration, bien que les timides compliments de celui-ci lui semblent bien peu. Aussi revient-il souvent sur ces questions de cette réussite facile là où le père a calé. Au bout d'un certain temps apparaîtra un intérêt sur la façon dont le père a séduit la mère, chacun à l'époque étant déjà marié avec enfant. Comme il le dira : *« J'ai questionné mon père avec ma demi-sœur, soumis à la question plutôt ; pour savoir un peu sa position avec les femmes avant qu'il ne rencontre ma mère, et qui était pour lui sa précédente compagne »*. Inquisition évidemment ratée ! Après un temps il rajoute dans un petit rire *« il nous a évidemment pas dit grand chose, mais qu'est-ce que j'attendais ?! »*, *« rien justement ! »* ai-je ponctué. En effet, nulle vérité qui serait délivrée par l'Autre, et encore moins sur cette mythique origine. Lâchant sur cette quête impossible il va pouvoir alors déplacer sa question sur ce qui le rattrape, entre son désir, son amour nouveau et sa jouissance par trop solitaire. Ansermet là dessus rappelle *« Comme Lacan l'indique, ce qui détermine la biographie c'est d'abord la « façon dont se sont présentés les désirs chez le père et la mère », c'est-à-dire la façon « dont ils ont effectivement offert au sujet le savoir, la jouissance et l'objet a »<sup>12</sup>.*

Dans le même sens, un autre patient, au détour de ses constructions dira : *« J'ai cru comprendre que mon père avait quitté sa précédente femme car elle ne lui donnait pas d'enfant, alors que ma mère, sa maitresse d'alors était enceinte de ma grande sœur ! »*. Mythe construit pour recouvrir

---

<sup>11</sup> Ibid, p.44.

<sup>12</sup> Ansermet, F., « L'envers de la procréation » *La cause freudienne, nouvelle revue de psychanalyse*, n° 65, Navarin, 2007, p. 35, référence à : Lacan J. *Le séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 332



l'épineuse question du désir en jeu entre les parents, et sa version amoureuse. Mythe qui réduit l'enfant à sa pure dimension d'objet de jouissance.

Si nous nous reportons vers ce que nous apprennent les petits sujets, nous vérifions combien ils n'ont pas toujours l'appui attendu de leurs partenaires. Déjà, bon nombre d'enfants arrivent au cabinet accompagnés de leurs mères, ces dernières exposant des plaintes qui mettent en cause ce qu'est leur enfant pour elle. « *Il n'arrive pas à travailler, il est très lent* », « *il ne veut rien faire* », « *elle est restée très bébé* »... L'enfant comme réponse n'a souvent que son symptôme, et dans cette version symptomatique nous avons les indications de Lacan dans sa *Note sur l'enfant*. Si nous avons bien un « intérêt particularisé », il s'est décliné avec le temps en un regret particulier. Reste que les symptômes vont toujours chercher leur justification aux mêmes sources.

Le symptôme pour Lacan « *peut représenter la vérité du couple familial* », ou bien, dit-il plus loin, « *l'articulation se réduit de beaucoup quand le symptôme qui vient à dominer ressortit à la subjectivité de la mère* ». Mais il rajoute vers la fin de la note combien « *le symptôme somatique donne le maximum de garantie à cette méconnaissance ; il est source intarissable selon les cas à témoigner de la culpabilité, à servir de fétiche, à incarner un primordial refus* »<sup>13</sup>. Si beaucoup, et ce fut le cas de Miller et Laurent, on pu y trouver raison de la haine des parents d'autistes à cette évocation, par les psychanalystes, d'une cause psychique qui invalidait la solution organique, on en voit actuellement les effets dans une demande exponentielle vers les neuropsychologues au titre de troubles divers. Le partenaire familial de l'enfant, qui a su être suffisamment secourable en son temps, cherche désormais souvent à soutenir ce qui idéalise sa propre position, rendant l'enfant cause de celle-ci, objet donc. Etre parent d'un enfant difficile est ainsi devenu, par la science, un état qui s'écarte de la position d'être parent d'un enfant en souffrance. Il faut juste attendre, comme c'est souvent le cas, que le « neuro » renvoie, s'il y arrive vers le psy, ou que le « neuro » se révèle, dans le malentendu, aussi psy. Mais il arrive aussi que l'enfant voit son symptôme gelé par le professionnel dans une quête de sa cause organique, rencontre avec un partenaire qui se

---

<sup>13</sup> Lacan, J., « Note sur l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, pp 373-374

révèle plus celui du fantasme maternel ou du symptôme parental que partenaire du symptôme de l'enfant.

Un long chemin alors pour le petit sujet, avant de pouvoir espérer entendre cette remarque, énoncé par Lacan : « *Vous êtes surgis de cette chose fabuleuse, totalement impossible, qu'est la lignée génératrice. Vous êtes nés de deux cellules qui n'avaient aucune raison de se conjuguer, si ce n'est cette sorte de loufoquerie qu'on est convenu d'appeler amour* »<sup>14</sup>.

Une loufoquerie quand même bien pratique.

---

<sup>14</sup> Lacan J., « Le phénomène lacanien », Conférence du 30 novembre 1974 à Nice, *Les cahiers cliniques de Nice*, n°1, 1998, p.18